



HAL
open science

LA DIVINATION FÉMININE PAR LE PLACENTA CHEZ LES BOBO (BURKINA FASO)

Chiara Alfieri

► **To cite this version:**

Chiara Alfieri. LA DIVINATION FÉMININE PAR LE PLACENTA CHEZ LES BOBO (BURKINA FASO). Incidence: philosophie, littérature, sciences humaines, 2010, Le Chemin du rite. Autour de l'oeuvre de Michel Cartry, 6 (311 - 316). hal-02572470

HAL Id: hal-02572470

<https://hal.science/hal-02572470v1>

Submitted on 22 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA DIVINATION FÉMININE PAR LE PLACENTA CHEZ LES BOBO (BURKINA FASO)¹

Chiara Alfieri

Dans bon nombre de sociétés voltaïques et mande, on trouve fortement articulée l'idée que la destinée d'un individu pourrait s'expliquer en termes d'un choix fait dans un monde prénatal².

Mes enquêtes de terrain chez les Bobo, une population d'agriculteurs de l'Ouest du Burkina Faso, m'ont mise en présence d'un ensemble de croyances et de rites liés à la notion de destin qui semble s'ordonner autour de la même idée : qu'un malheur ou une chance exceptionnels ou une série d'échecs répétés puissent être imputés à une parole ou à un vœu formulé dans un temps prénatal. On ne s'étonnera donc pas que, de même que dans les sociétés que je viens d'évoquer, pareille imputation puisse, chez les Bobo, être révélée par des devins. J'aurai par la suite l'occasion de mentionner des types de consultations données par des devins spécialisés qui prennent la forme d'une interrogation sur le destin.

Toutefois, les matériaux que je vais exposer ici concernent une forme d'investigation dont on peut bien dire qu'elle est divinatoire mais qui de fait n'est pas conduite par des devins professionnels. Pratiquée à l'occasion d'une naissance, elle est menée par des vieilles femmes qui assistent la parturiente et qui ensuite, une fois l'accouchement achevé, examinent les annexes fœtales de l'enfant qui vient de naître pour y déceler l'inscription d'une éventuelle demande prénatale, sous forme de signes ou de taches de couleur ou les deux. Il ne s'agit pas de femmes devineresses, mais de vieilles femmes qui ont été formées par leurs aînées à l'accomplissement de cette tâche.

Parmi les nombreux actes qui entourent la naissance d'un enfant en société bobo, qu'il s'agisse d'une naissance dans un centre de santé publique ou dans un village, « l'analyse » ou la « lecture » du placenta, toujours pratiquée, représente un des moments centraux. Il faut toutefois souligner que, si l'enfant naît dans une structure hospitalière en ville, le placenta sera remis, dans un sachet, aux parents de la nouvelle mère, après avoir pris la précaution – pratique qui a commencé quelques années après l'apparition de la pandémie du sida – de l'asperger d'eau

Incidence 6

de javel afin d'éviter une éventuelle contamination par contact, lors de la manipulation de cette annexe fœtale. En dehors de ces récentes mutations urbaines, qui de toute façon

n'affectent que très marginalement les pratiques, dans les villages, la procédure de l'analyse du placenta est toujours respectée et pratiquée aussi bien dans les cas d'accouchement au dispensaire qu'à la maison.

C'est justement lors de l'observation de plusieurs accouchements en milieu villageois (que ce soit dans une maternité ou au domicile de la parturiente) que j'ai eu l'occasion d'analyser les différentes séquences rituelles qui ont scandé cet événement (la « lecture du placenta ») et qui sont : l'accouchement ; l'expulsion du placenta ; la lecture des signes éventuellement inscrits sur la fine membrane qui, à ce moment, recouvre entièrement le placenta ; le nettoyage du placenta des souillures considérées comme dues à la grossesse et à l'accouchement³ ; la mise en place, enfin, d'une sorte de sépulture, sous la forme quasi identique à celle d'un corps humain.

Les signes inscrits sur les annexes fœtales ne renvoient qu'à une partie du choix prénatal de l'enfant. La société bobo considère que toute personne a un double, appelé *meleke*⁴, qui, pendant son séjour dans l'au-delà avant sa naissance, aurait établi une sorte de pacte avec Dieu et posé les conditions pour sa venue dans ce monde. Dans ce « choix prénatal », le *meleke* aurait formulé toute une série de désirs – sexe, caste, clan, durée de la vie, nombre d'enfants souhaités, moment et type de mort, etc. et aussi, éventuellement, certains accessoires tels que le type de tissu qui l'accompagnera pendant son séjour terrestre.

Seule cette dernière catégorie – celle des accessoires exigés par l'enfant pour demeurer sur terre – est concernée par cette lecture de la membrane qui recouvre le placenta. Les plus courants de ces accessoires sont des tissus d'un certain type, portés, selon le sexe, en boubou ou en pagne, et considérés comme protecteurs pour l'enfant, notamment dans la sphère relative à la santé. Les signes placentaires renvoient à un schéma récurrent où trois types de tissus de couleurs et de dessins différents peuvent être demandés.

Il s'agit en premier lieu du *buguni* qui, par sa couleur, représente la cendre et symbolise l'apaisement dans le lignage. Son signe, évocation directe du tissu lui-même, apparaît sous forme de petits traits en forme de carreaux. *Buguni*, en langue jula connote, selon les Bobo, l'idée de quantité, et sa signification est importante et en même temps complexe : tout enfant qui à sa naissance présente le signe qui indique qu'il réclame un tel type de tissu, sera un enfant qui, selon le dire des

La divination féminine par le placenta

gens, « demandera beaucoup de choses à ses parents », en passant par le biais de la maladie pour les obtenir. Mais, une fois ses exigences satisfaites, il apportera beaucoup à

ses parents et, plus largement, à toute la famille. Donc, il s'agit finalement d'un destin conçu comme difficile à gérer, mais potentiellement bénéfique.

Le second tissu, appelé *kamini* (de *kami*, « pintade » en jula), indique que la personne aura une place remarquable au sein de la société. Son signe se présente sous la forme de petits cercles blancs et noirs, qui renvoient au plumage de la pintade. Le *kamini* est considéré, en fait, comme un tissu destiné aux rois, aux chefs. D'autre part, l'association de la pintade à un tissu considéré comme « puissant » n'est pas un hasard. La pintade et la brebis représentent, dans la mythologie bobo, les deux animaux qui ont réussi à percer laalebasse où tout les hommes étaient enfermés et donc à leur rendre la liberté. Cela est très clair lors de la sortie publique du Do, esprit de référence de toute la communauté bobo, au cours de laquelle la pintade et la brebis ne sont pas enfermées comme les autres animaux – par crainte d'être « avalés, voire tués » par cet esprit – mais peuvent circuler librement.

La membrane placentaire peut aussi être porteuse d'un signe qui renvoie à un troisième type de tissu, le *fongwe*, de couleur blanche et tissé très finement. C'est cette fois un bout de membrane complètement blanc qui, apparaissant sur la membrane, détermine le port du *fongwe*. La demande d'une bande de ce tissu est interprétée comme un signe d'unité et de richesse à venir pour l'enfant et pour ses proches, à travers ses entreprises dans la vie.

Si les parents négligent ou oublient les consignes relatives au port de ces tissus, l'enfant tombera malade. Dans ce cas, les parents ont recours aux compétences d'un devin qui, à travers une séance divinatoire, indiquera le type de tissu dont l'enfant a besoin. Dans ce cas, le devin supplée la carence de la lecture des femmes.

Soulignons que le placenta est appelé en langue bobo *se*, ce qui signifie « nid d'oiseau ». Le *se*, le placenta, est considéré comme le double de l'enfant⁵, une partie fondamentale dans la composition biologique et éthique de l'enfant. Comme cela a souvent été observé en Afrique de l'Ouest, on peut dire que l'accouchement n'est définitivement achevé qu'au moment de l'expulsion du placenta. Le nid de l'enfant, le *se*, est enveloppé dans le sac amniotique, appelé *luba*, qui en langue bobo signifie « tissu ». De cette membrane externe au placenta, le sac amniotique, il est dit qu'elle « habille » l'enfant. Or, c'est bien celle-ci qui est analysée par les femmes, car c'est sur elle que sont, le cas

Incidence 6

échéant, imprimés les signes que les femmes sont entraînées à reconnaître. En tant que fine membrane qui enveloppe le fœtus, le *luba* – l'amnios – se présente bien comme un «

habit » dont il n'est pas surprenant d'apprendre que les Bobo considèrent qu'il porte les marques de l'habit véritable que l'enfant a déclaré vouloir porter dans sa vie post-natale.

Outre ce qui concerne les tissus, la « lecture placentaire » s'attache à repérer d'éventuels points qui forment « une sorte de constellation céleste », selon les dires des informatrices (qui prononçaient ces mots en me montrant le ciel) où seraient dessinés, en pointillés (d'où la référence aux étoiles), la canne de la femme, ou son portefaix (*sian*), ou alors le bâton dans le cas de l'homme. Il est intéressant de noter, que, au moment de la lecture placentaire, le sexe anatomique de l'enfant est déjà connu bien sûr, mais avant de le communiquer publiquement, il faut analyser d'abord le *luba*.

Selon le dire des femmes âgées, l'enfant qui se présente avec un dessin ou un signe sur son sac amniotique mérite d'avoir un « siège » particulier, ce qui le range dans la même catégorie que les enfants marqués par leur naissance exceptionnelle (jumeaux⁶, enfants nés avec le cordon autour du cou, etc.) qui y ont droit également. Cette expression traduit notamment l'attention plus marquée que la communauté porte sur ces enfants. Des rites spécifiques seront accomplis. Certes, comme tout enfant ordinaire, ils seront présentés, quelques jours après la naissance, aux fétiches de la maison du patrilignage, aux ancêtres et au Lo, l'entité qui surveille le clan et auquel l'enfant appartient. Mais, en dehors de la place qui leur est ainsi attribuée, ces enfants méritant un « siège » seront rituellement introduits parmi les Gwen, les ancêtres du lignage. Une telle attention supplémentaire semble indiquer qu'il s'agit d'arrimer plus fortement l'enfant à sa communauté d'accueil du fait de son origine étrangère plus marquée que dans les cas ordinaires. Lors de ce rite, l'enfant est présenté avec des objets miniatures, qui, connotant son identité sexuelle, semblent destinés à l'y ancrer fermement. Ainsi, seront présentés, pour les filles, une canne et un porte-bois, pour les garçons un bâton avec un arc et une flèche. Si en outre, à la naissance, l'enfant se présente avec un tissu, ce qui n'est pas toujours le cas, une bande de tissu doit figurer parmi ces objets miniatures. Celle-ci, en quelque sorte, va signaler l'identité de l'enfant auprès des ancêtres du lignage.

La divination féminine par le placenta

NOTES

1. Ces notes ont été présentées au colloque de l'AMADES (Anthropologie médicale appliquée au développement) qui s'est tenu en 2005 à Monte Verità, Ascona en Suisse. À cette occasion, Michel Cartry a bien voulu relire ce texte et y apporter ses précieuses remarques et conseils tant dans la substance que dans certains passages écrits. Le texte actuel, un peu retravaillé pour cette publication, a gardé intactes ces modifications qu'il avait suggérées.

2. Dans son introduction à *La Notion de personne en Afrique noire* (p. 15-31), Michel Cartry a bien souligné, dans le paragraphe concernant la structure de la personne et l'image du placenta, comment dans plusieurs

sociétés : « [...] la création est beaucoup plus conçue sur le modèle de la reproduction biologique que sur celui de la création artisanale et c'est ce qui explique sans doute les développements parfois extraordinaires concernant la notion de placenta [...] Les entités qu'on appelle ordinairement "principes spirituels" sont parfois d'abord conçues comme des signes inscrits dans le placenta [...] Le développement de l'individu dépend de la nature du signe de la substance qui l'attachait à sa mère comme le développement de l'espèce humaine dépend des signes inscrits dans le placenta primordial dont résulte toute création. » (Cartry M., *La Notion de personne en Afrique noire*, CNRS, Paris, 1973, p. 27)

3. Après examen des signes qu'elle porte, la membrane est déchirée avec grande méticulosité et complètement détachée du placenta, afin de « nettoyer » ce dernier de cette membrane qui est considérée comme une sorte de réceptacle de toutes les souillures de la grossesse et de l'accouchement. Ensuite, placenta et cordon sont enduits de beurre de karité, avant d'être enterrés.

4. Guy Le Moal, dans son texte « Quelques aperçus sur la notion de personne chez les Bobo » (*La Notion de personne*, *op. cit.*, p. 193-203), nous livre une très fine ethnographie de la notion de *meleke* et aussi nous éclaire sur le lien très étroit entre les jumeaux et l'âme du mil.

5. On retrouve ici l'idée exprimée par les Gourmantché qui affirment que le placenta est « le "deuxième" de l'enfant » (Cartry M., « Les yeux captifs », *Systèmes de signes, hommage à G. Dieterlen*, Hermann, Paris, 1978, p. 84 et « Du village à la brousse ou le retour de la question », *La Fonction symbolique*, Essais d'anthropologie réunis par Michel Izard et Pierre Smith, Gallimard, Paris, 1979, p. 284). Dans « Le suaire du chef », dans Cartry M. (éd.), *Sous le masque de l'animal. Essais sur le sacrifice en Afrique noire*, PUF, Paris, 1987, p. 202-203), il est question d'« enregistrer l'instant de la naissance » et comme nous le décrit admirablement Michel Cartry, son récit nous aide à mieux éclairer certains termes à propos de nos matériels bobo et surtout en ce qui se réfère au placenta comme au double/deuxième de l'enfant : « Si la question de la naissance se présente chez les Gourmantché comme une énigme, c'est bien parce que le rituel lui-même fait apparaître comme énigmatique la relation de l'enfant à son placenta [...] Si le placenta est comme "le deuxième" de l'enfant, l'enfant sorti sans son "deuxième" est un enfant encore non complètement né, un enfant qui, en quelque sorte, n'est encore qu'une partie de lui-même. On comprend donc qu'on doive attendre la délivrance pour annoncer la naissance. Mais comme la question ne se pose pas de laisser trop longtemps l'enfant attaché à cette partie de lui-même, le couteau de la sage-femme devra bientôt trancher [...]. Le moment où ce geste intervient dans le procès de l'accouchement en révèle toute la portée. La prise en compte du moment où il survient montre que ce dont l'enfant doit être séparé ce n'est pas du corps de sa mère mais d'une sorte d'organisme dont il est lui-même une partie. [...] On naît deux chez les Gourmantché mais le geste de la sage-femme enterrant le placenta vient rappeler qu'on ne peut rester deux bien longtemps sauf sous la forme d'une identité dans la différence, le "deuxième" auquel on reste lié n'étant pas destiné à vivre de la vie des vivants. »

Incidence 6

6. Dans le « Suaire du chef » (*op. cit.*, p. 215-216), pour le cas de ces « naissances singulières », Cartry à nouveau nous décrit, avec une très grande richesse de détails et d'explications, ce qu'il en est de ces « figures d'enfants non complètement humains » et aussi des rites liés aux jumeaux. Il nous montre de plus comment ces derniers sont rattachés symboliquement à la brousse, une fois séparés du placenta. L'espace de la brousse n'est pas pour autant uniquement réservé à ce type d'enfants puisque : « Les récits de chasseurs mettent en scène des nains de brousse encore plus minuscules que les *jua-pola* ("jumeaux de brousse"). Qui sont-ils ? Des récits de nos informateurs, il ressort qu'ils sont les représentants en brousse d'enfants morts avant même d'avoir été séparés de leur placenta. De ces enfants, les Gourmantché disent qu'ils "naissent comme des sacs". Contrairement aux nouveaux-nés morts dans les heures, les jours ou les

instants qui suivent l'accouchement, ils ne sont pas enterrés en brousse mais à l'intérieur même de la maison, mode de sépulture exceptionnel chez les Gourmantché. » Cartry nous guide en continuant : « [...] Comment rendre compte du fait que de tels enfants sitôt expulsés du ventre de leur mère se métamorphosent en *kpankpanmu* (nom donné à ces nains de brousse minuscules). Nous avons fait l'hypothèse que là encore la référence à la brousse signalait autre chose qu'une simple anomalie mais une apparition dont le caractère monstrueux mettait en jeu le rapport de chacun avec son placenta. Lorsque les jumeaux vieillissent, ils perdent en partie leur caractère d'errants et parviennent parfois à retrouver une sorte d'assise territoriale. Ils retrouvent ainsi des caractères humains. En revanche, les enfants enterrés avec leur placenta se métamorphosent en *kpankpanmu* pour venir témoigner que, sans séparation d'avec le placenta, la naissance comme la mort n'ont plus rien d'humain. »